

Courrier de Tourcoing

JOURNAL REPUBLICAIN

REDACTION & ADMINISTRATION: 52, Rue du Château



LA QUESTION DES POMPES FUNÈBRES

AVIS

Voir en 4^{me} PAGE le tarif des Annonces, Réclames, Demandes et Offres d'emploi à prix très réduits.

UNE ADRESSE au Président de la République

Il serait puéril de ne pas constater ce fait que dans notre chère France, un mouvement de protestation s'opère, lequel a pour but d'endiguer les menées coupables d'un gouvernement sans scrupules, lorsqu'il s'agit de se maintenir au pouvoir. Et comme dans tous les actes de M. Waldeck-Rousseau il n'y a qu'une seule préoccupation, celle de garder son portefeuille, on peut donc, par déduction, en conclure, que ce ne sont pas les scrupules qui étouffent sa conscience ministérielle.

Que de responsabilités encourt vis-à-vis du pays celui qui, par un mot cruel, les collectivistes roubaisiens dans une affiche placardée récemment contre M. Eugène Motte, le sympathique député de Roubaix, appellent « l'avocat des panamistes » ! Ils auraient dû ajouter : le défenseur acharné de Dreyfus !

Que cet homme doit être rongé de remords, s'il a encore un peu d'honnêteté... politique ! Il a jonglé avec l'honneur de la France ; il a terni toute une vie consacrée jusqu'ici au labeur et à la science et après avoir été l'homme d'Etat sur lequel le parti de l'ordre fondait les plus belles espérances, il est devenu le plus impopulaire des politiciens.

On ne trouve plus aujourd'hui autour de lui que les ratés et les pêcheurs en eau trouble qui l'adulent et le flattent dans l'espoir d'avoir leur part au gâteau. Les Dron et sous-Dron s'accrochent à ses chausses et célèbrent ses mérites, parce qu'ils savent que c'est un homme à tout faire, du moment où il est sûr de garder l'estime des Loges maçonniques et l'amitié des dreyfusards, dont le député de Tourcoing est l'adepte aveugle.

Cette situation inquiétante pour l'avenir de notre pays commence à dessiller les yeux aux plus incrédules et l'on voit, à la Chambre des députés même, des faits qui sont d'une terrible éloquence et dont M. Waldeck-Rousseau le premier doit comprendre la portée. N'a-t-on pas vu le gouvernement mis en échec lors de la nomination de la commis-

sion du budget et M. Rouvier, le financier bien connu, arraché à la présidence de cette commission, uniquement parce qu'il se donnait comme ministériel ?

Et cette semaine le ministère de M. Waldeck-Rousseau ne recevait-il pas un sanglant affront, par la décision prise au sein de la commission de l'amnistie ? Tout cela est significatif ! Et le Président du Conseil a beau ne pas sembler s'arrêter à ces successifs échecs, il n'en reste pas moins acquis que certains groupes de la Chambre lui appliquent depuis quelque temps de retentissants soufflets. Il les enregistre sans broncher, décidé qu'il est à essayer toutes les ignominies plutôt que de quitter l'immeuble de la place Beauvau. Toutefois qu'il se rappelle bien ce proverbe : Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse.

C'est dans le même ordre d'idées, c'est pour protester contre cet état de choses si peu rassurant pour l'honneur de la France, que M. Maurice Spronck, conseiller municipal du quartier du Gros-Cailou, Paris, vient d'adresser à M. Loubet, président de la République, une lettre dont les lecteurs du *Courrier de Tourcoing*, prendront avec plaisir connaissance.

Voici la teneur de ce document, intéressant à plus d'un titre :

Monsieur le Président,
Je ne sais les impressions que vous avez ressenties dimanche au cours de votre voyage à Longchamps. Je vous ai accompagné en voiture, à une cinquantaine de mètres, depuis votre départ du faubourg Saint-Honoré jusqu'à votre arrivée au pesage. J'ai vu votre cortège, dont je faisais en quelque sorte partie, défiler entre deux haies de curieux, pas même hostiles, mais silencieusement gougailleurs, et qui ne prenaient pas seulement la peine de soulever leurs chapeaux devant votre attelage à la daumont. Dans cette immense avenue des Champs-Élysées, si bruyante d'ordinaire, votre présence avait suffi pour rétablir un calme de mort. En arrivant à l'Arc de Triomphe, votre piqueur Montjarret voulut sans doute faire souffler ses chevaux et il nous mit au pas. Durant quelques minutes, nous pûmes croire que nous suivions un enterrement au cimetière.

De temps en temps, comme pour mieux accentuer la froideur générale, un groupe d'une douzaine de mouchards, stylés avec cette intelligence qui caractérise aujourd'hui la police, figurait l'enthousiasme populaire ; douze couvre-chefs s'agitaient avec frénésie, tandis que douze cris de : « Vive Loubet ! » partaient en cœur. Quand la claqué fonctionne à faux dans les théâtres, je vous assure, monsieur le président, que l'effet en est déplorable ; il vaudrait mieux la supprimer.

Lorsque vous êtes entré au pesage, on a acclamé Montjarret et l'on n'a pas paru vous apercevoir. Cette chaleureuse réception faite à votre cocher était-elle un hommage indirect et discret à votre personne ? Je n'en suis pas absolument certain. Après quoi, le roi de Suède est arrivé. J'ai eu, pour la première fois de ma vie, la surprise d'en-

tendre un public français pousser des cris nourris de : « Vive le roi ! » Cela m'a tout de suite rappelé que, depuis tantôt un an, nous jouissons d'un gouvernement de « défense républicaine ».

Et de nouveau, monsieur le président, je me demande qu'elles furent vos impressions pendant cette extraordinaire journée. Vous nous rendez cette justice que nous avons toujours conservé à votre égard une attitude correcte. Nous ne vous avons pas fait l'injure de vous confondre avec vos ministres. Malheureusement pour vous, les foules sont aimplistes, et vous, chef d'Etat, vous portez la responsabilité des hontes où se complait la bande pas laquelle vous vous êtes laissé compromettre.

Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire, que se produit un semblable phénomène ; il est dans la logique des événements. En somme, sous votre gouvernement, nous avons vu se poursuivre d'une manière méthodique les outrages à notre drapeau, les insultes à notre armée et à ses officiers, la désorganisation de nos institutions militaires ; hier encore, le chef de notre état-major se jugeait contraint de se sacrifier à la minorité factieuse dont on vous dit le prisonnier, et dont, au moins, vous avez trop fait croire que vous étiez le serviteur. Et maintenant, l'opinion se venge ; après qu'elle vous eût marqué brutalement sa désapprobation, on a voulu la violenter ; elle se venge par quelque chose de pire que toutes les manifestations hostiles, voire que tous les attentats ; elle se venge par le dédain. Je me demande quelles mesures arbitraires nouvelles pourront bien prendre M. Waldeck-Rousseau, ses collègues et ses sbires pour remonter ce courant de formidable impopularité passive.

Tout cela est triste pour vous, monsieur le président ; tout cela est plus triste encore pour le pays, si l'on considère que les fautes — que vous n'avez pas pu ou que vous n'avez pas su éviter — rendent sans cesse la situation politique plus insoluble et plus grave. L'accueil que vous a fait la population parisienne ne vous semble-t-il pas un avertissement significatif ? N'avez-vous pas compris qu'il était grand temps de vous solidariser de l'oligarchie qui vous perd et qui nous perd ? Songez que chaque heure qui passe rendra plus malaisée la liquidation inévitable. Et, demain peut-être, cette liquidation, serez-vous de taille à la faire ?

Veillez agréer, etc.

Cela est bien vrai, mais aussi comme cela est profondément triste ! N'est-ce pas le moment de s'écrier avec le poète :

O France ! si j'osais, je rougirais de toi !

Et dire que si notre malheureux pays patauge à l'heure qu'il est dans toutes ces horreurs, la faute en incombe seule aux politiciens ambitieux qui, à l'exemple de M. Dron, sacrifient tout pour se faire les serviteurs rampants d'un homme aveuglé par l'orgueil, lequel n'a rien trouvé de mieux à présenter aux visiteurs du monde entier venus à Paris pour admirer l'Exposition Universelle, que le chef du collectivisme, c'est-à-dire le grand maître de la révolution violente, comme ministre

de l'industrie et du commerce nationaux !

Un pays où s'étaient de telles hontes, est un pays mûr pour la décadence !

VÉRAX.

ECHOS & NOUVELLES

Touchante amitié d'un griffon :

M. Charles Desouches, propriétaire à Chennevières-sur-Marne, avait deux chiens jumeaux, absolument semblables, moitié chiens de berger, moitié griffons :

Un d'eux, vint à mourir et fut enterré au fond du parc. La nuit suivante, son frère déterra le cadavre, et on le trouva le matin près du corps et de la fosse, poussant des plaintes lugubres.

On fut obligé d'user de ruse pour enlever le chien mort et le porter au loin. Le survivant, après avoir cherché vainement son frère, refuse toute nourriture et mourut de tristesse et de faim.

En Angleterre, l'élément féminin dépasse de 500,000 le chiffre de la population masculine.... En revanche, dans les colonies anglaises, il s'en faut de 500,000 pour que chaque colon ait sa chacune.

Que faire ?

— C'est bien simple, disent les économistes, il suffit d'envoyer aux célibataires coloniaux les 500,000 métropolitaines que la loi de l'offre et de la demande condamne, dans la mère patrie, à coiffer Sainte-Catherine : on fera du coup un million d'heureux.

La solution est évidemment élégante, et l'on comprend qu'elle ait satisfait des économistes. Mais elle n'a point persuadé les femmes. Celles-ci persistent à croire, en effet, que les choses du cœur échappent aux théories économiques.

Un bon vieillard se rendait, ces jours derniers, au bureau de l'état-civil de Leyde pour faire enregistrer la naissance de son centième petit-enfant.

Ce patriarche exceptionnel est père de dix-huit enfants.

Il pourrait (après Victor Hugo) léguer à sa descendance une étude documentée sur l'art d'être grand-père.

Une anecdote :

Dans sa correspondance, le ténor Roger, en visita à Berlin en 1850, raconte l'anecdote suivante :

« Une bonne partie de la ville de Hambourg est allée à Kiel voir la flotte française, et parmi ces curieux se trouvait Mme Heine. Elle envoya sa carte à l'amiral, qui s'empessa de lui donner toutes les permissions possibles pour visiter les bâtiments. Un jeune matelot se chargea de conduire la dame et de l'initier à la vie du bord. La visite terminée, Mme Heine tira deux louis de sa poche et les offrit très gentiment à son cicérone, qui les refusa ; les règlements s'y oppo-